

La ressemblance serait sans doute encore plus frappante, si l'on n'avait pas dû remplacer des fêtes fixes, *Spurcalia* et *Lupercalia*, par une fête variable en raison de la mobilité de Pâques et du Carême. Le Carême d'une part, le Carnaval et la Mi-carême d'autre part, sont deux aspects, l'un profane et turbulent, l'autre grave et religieux, d'un même cycle de cérémonies destinées à préparer l'année nouvelle, l'arrivée triomphale des deux soleils : le soleil de Justice et le soleil de la Terre. Ce sont deux rituels visant le renouveau et la fécondité, mais tandis que le premier ne songe qu'à des fins terrestres, l'autre appelle de ses vœux une aurore spirituelle, l'apparition du soleil des Elus.

L'Eglise n'a pas cessé de protester et de réagir contre les rites et les débauches de février. Vers la fin du v^e siècle, le pape Gélase (492-496) s'élevait avec force contre les survivances des Lupercales et blâmait tout spécialement les chrétiens qui, après avoir confessé la vérité, couraient nus en public et retournaient à des pratiques dépravées, perverses, profanes et diaboliques, rendant ainsi hommage au dieu *Februus* (1). Les conciles provinciaux et les statuts synodaux édictèrent des peines très sévères contre ceux qui prenaient part aux orgies du carnaval. Les prédicateurs citent des traits épouvantables pour en détourner les fidèles. En Bretagne, on raconte « qu'un jeune homme ne put parvenir à arracher son masque, et qu'il le porta toute sa vie collé sur son visage ; qu'un autre ne pouvant se dépouiller d'une peau de taureau dont il s'était revêtu, fut changé en bête et revenait la nuit rôder et mugir autour de sa demeure ; qu'un troisième fut puni d'une manière plus épouvantable encore. La ballade, dont son histoire fait le sujet, fut chantée, dit-on, pour la première fois, par un moine qui arrivait de Rosporden, et prêchait un soir dans la cathédrale de Quimper. Il venait de tonner contre les plaisirs du carnaval avec une telle véhémence, et s'était exalté à un tel point, qu'il était retombé dans son fauteuil, la tête dans les deux mains, épuisé de lassitude. Tout à coup il se dresse de toute sa hauteur ; les lumières s'éteignent comme d'elles-mêmes ; la petite lampe du sanctuaire reste seule allumée. La foule, un instant immobile, lève les yeux vers lui, et, au milieu des ténèbres et du silence général, il chante ce qu'on va lire.

(1) P. L. LIX, III. B; II2. B; II3. D, et *passim*.

BALLADE DU MOINE DE ROSPORDEN

« Le vingt-septième jour du mois de février de l'année mil quatre cent quatre-vingt-six, pendant les jours gras, est arrivé un grand malheur dans la ville de Rosporden. Ecoutez, chrétiens !

« Trois jeunes débauchés étaient en une hôtellerie, où le vin qu'ils buvaient à plein pot faisait bouillir leur sang. Quand ils eurent assez bu et assez mangé : — *Habillons-nous de peaux de bête, et allons courir !*

« L'un de ces garçons, le plus chétif des trois, voyant ses camarades s'éloigner, s'en alla droit au cimetière, et plaça sur sa tête le crâne d'un mort ! C'était horrible à voir !

« Et dans les trous des yeux, il mit deux lumières, et s'élança comme un démon, à travers les rues. Les enfants tout effrayés fuyaient devant lui, et les hommes raisonnables eux-mêmes s'éloignaient à son approche.

« Ils avaient fait leur tour sans se rencontrer, quand ils arrivèrent tous trois ensemble, dans un coin de cette ville.

« Et eux, alors, de hurler et de bondir, et de railler tous trois ensemble. — Seigneur Dieu, où es-tu ? Viens t'ébattre avec nous !

« Dieu fatigué de les voir, frappa un si grand coup, qu'il fit trembler toutes les maisons de la ville ; tous les habitants se recueillirent dans leur cœur, croyant que la fin du monde était venue.

« Le plus jeune avant de s'aller coucher, revint porter la tête de mort au cimetière, et il lui dit, en lui tournant le dos : — Viens donc chez moi, tête de mort ; viens-t'en demain souper.

« Alors il prit le chemin de sa maison pour se reposer ; il se mit au lit et dormit toute la nuit ; le lendemain matin, en se levant il s'en alla travailler, sans plus songer ni à la veille ni à la fête.

« Il saisit sa fourche, et s'en alla travailler, en chantant à tue-tête, en chantant sans souci.

« Or, comme tout le monde soupait, vers l'heure où la nuit s'ouvre, on entendit quelqu'un qui frappait à la porte.

« Le valet se leva aussitôt pour ouvrir ; il fut si épouvanté, qu'il tomba à la renverse.

« Deux autres personnes s'élançèrent à l'instant pour le relever ; elles furent si troublées, qu'elles moururent subitement.

« Le mort s'avancait lentement jusqu'au milieu de la maison : — Me voici venu souper, souper avec toi. Allons donc, cher ami, ce n'est pas loin d'ici ; allons nous asseoir ensemble à ma table, elle est dressée dans ma tombe.

« Hélas ! il n'avait pas fini de parler, que le jeune homme éperdu jeta un cri épouvantable ; il n'avait pas achevé que la tête du malheureux frappait violemment la terre et s'y brisait » (1).

(1) H. DE LA VILLEMARQUÉ. *Barzaz-Breiz*, p. 262-264.